

Allez, enseignez toutes les nations!

Aux chères âmes de notre patrie qui, parmi les choses du monde, se préoccupèrent du Royaume de Dieu.

« Surtout, ne manquez pas de nous écrire » demandèrent instamment ceux que nous vîmes en partant. Nous l'avions promis. Mais, parce qu'il nous fallait étudier trop de langues, parce que, pour écrire des choses qui valent la peine d'être lues, il faut les avoir vécues, nous n'avons pas tenu notre promesse.

Aujourd'hui, après bientôt trois ans d'activité missionnaire, sachant que vous désirez toujours plus vivement de nos nouvelles, et parce que votre désir n'est pas une vanité, mais un signe d'inquiétude religieuse et de zèle, je veux bien, autant que possible, satisfaire à votre charitable et légitime curiosité.

Donc, par amitié pour vous, le soir, après une journée de travail, j'écris ces lignes. Et je les écris dans une chambre de malade. Près de moi, un confrère suffoque, tourmenté par la typhoïde. Agonisant, il offre ce qui lui reste de sa vie pour la propagation de la foi. Par respect pour Dieu, à qui seul doit penser un missionnaire, par respect pour cette souffrance d'un jeune prêtre que les siens ne peuvent atteindre à cette heure suprême, par respect pour notre Saint Père le Pape Pie XII qui demande, qui exige la conversion réelle et actuelle de tous les infidèles, veuillez vous-même ne pas me lire sans prier un peu. Car la conversion de tous les infidèles est l'œuvre de tous les fidèles. Car toute prière est une ascension vers Dieu. Or, c'est pour qu'ils s'élèvent vers Lui que Dieu créa les hommes, et c'est pour qu'ils s'élèvent plus vite et plus haut qu'Il les laissa tomber si bas!...

* * *

Et maintenant, un peu de géographie. Savoir de quels lieux il s'agit, savoir où l'on est plaît à tous.

Le Thibet, c'est une terre au-dessus de notre terre, que deux murailles : l'Himalaya au Sud, le Kouen-Lun au Nord, soutiennent — en la dépassant — à une altitude de 4, 5, 6 mille mètres. De là, dit la légende, il ne reste plus qu'à gravir, par les degrés du ciel, ce qui s'élève encore des chaînes bordières pour dépasser le toit du monde et arriver au séjour des dieux.

Ce ne devait être, primitivement, qu'une mer intérieure, une mer prisonnière, là-haut, entre des montagnes. Puis, par une dépression vers l'Est, face à la Chine, l'eau réussit à s'évader en quatre fleuves : l'Iraouadi et toutes ses ramifications, la Salouen, le Mékong et le Fleuve Bleu. L'ancienne mer n'est plus que glaciers et marécages ;

mais d'eux, les quatre fleuves reçoivent leur éternelle naissance. Ils forment quatre vallées, d'abord à peu près parallèles ; il faudrait dire quatre Valais comme le nôtre dans la région de Conches, avec, toutefois, des versants plus abrupts et beaucoup plus élevés. Vous avez ainsi, dans les plaines, les interminables rizières ; plus haut, les champs, les forêts et les neiges. En un rien de distance, toutes les cultures. Vous voyez donc que le Thibet comprend deux régions très différentes. La région des hauts plateaux, la « terrasse », et une région plus basse, l'affaissement de cette terrasse.

Maintenant, quand on parle du Thibet, il ne faut penser qu'à cette première partie, l'autre appartenant à la Chine depuis un quart de siècle. Nous sommes aux frontières de ce pays, dans la vallée du Mékong, en territoire chinois, à 30 étapes de Lhassa, capitale du dit pays, à peu près à 30 étapes de Yunnanfou, capitale du Yunnan, notre province.

Ce que l'on voit au Thibet

Mais ces renseignements, trop géographiques, vous fatiguent peut-être ? Vous aimeriez voir les choses, non pas les étudier. Essayons donc de vous les faire voir. Pour cela, permettez une répétition. Imaginez une muraille : l'Himalaya. Elle se termine par des créneaux blancs de neige, chacun aussi imposant que le Cervin. Grimpez la muraille, passez entre deux créneaux, descendez... Nous voici au Thibet.

Soufflez un peu... Installez-vous sur ce granit. Le vent léger, nerveux, vous gerce le visage. Faites comme tout le monde : prenez du beurre plein les mains, passez-en sur tout votre corps. Vos yeux pleurent... à leur aise ! Pour eux, point de remède... Le cœur saute, comme disent les Chinois. Il n'y faut pas penser, c'est le meilleur soin. N'oubliez pas que vous êtes sur le toit du monde !

Ce qui vous frappe ?... Rien. Pourtant, vous ressentez une angoisse que vous n'avez jamais connue.

Devant vous, une plaine. Plus loin, une montagne, derrière laquelle vous devinez une autre plaine, une autre montagne : « Pays identique et identiques paysages », dirait Gonzague de Reynold.

Là, une herbe rare pousse. A peine sortie de terre, le soleil et le vent la fripent ; elle craque presque sous les pieds comme de l'herbe gelée. Les fleurs, ça, c'est vif, mais épais comme du drap ; ça n'est point délicat, mais résistant comme les edelweiss (qui abondent), ça vous renvoie au soleil tous les feux qui en viennent. Leur parfum brûle le gosier...

Soudain, un brusque passage de corbeaux, très noirs dans le ciel bleu. Vous les entendez avant de les apercevoir ; leurs cris semblent

ne plus quitter nos oreilles parce que, à part un ruisseau qui, là tout près, bat la roche, vous n'entendez plus rien de tout le jour. Une antilope, un daim passeront peut-être ; ils passeront silencieux, sans déranger personne. Quant à cette ligne longue et droite d'herbe foulée, d'où émergent quelques cailloux, c'est une route, une grande route que, de mois en mois, suivent les paisibles caravanes.

Et, pour aujourd'hui, c'est tout. Rien d'autre à voir, à entendre, à sentir. Le Thibet, c'est la solitude même, une solitude qui fait peur, car rien ne rapproche autant de Dieu ; or, peut-on se rapprocher de Dieu sans trembler ?...

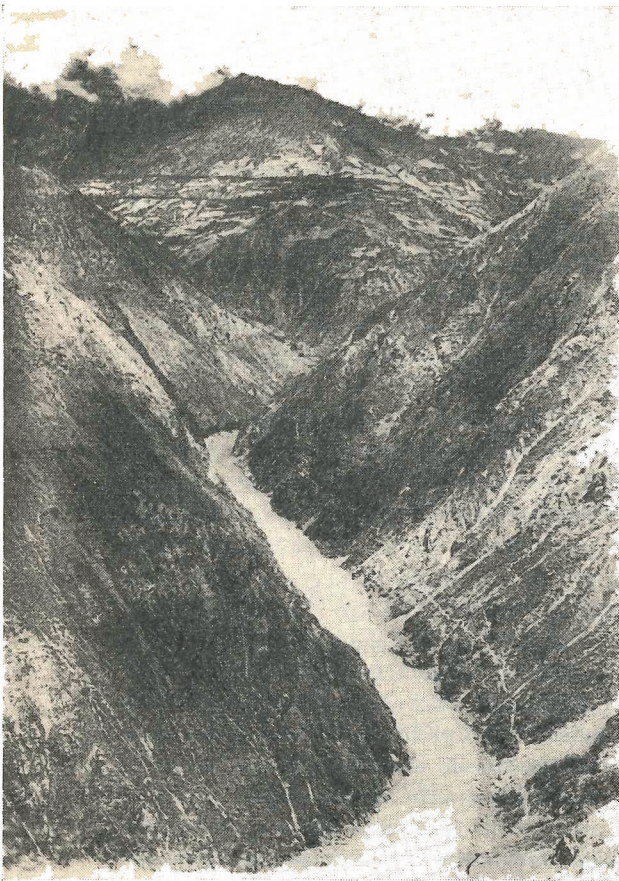
En attendant, reposons-nous. Mangeons... à la thibétaine. J'ai, dans mon sac en peau de mouton, de la farine d'orge grillée ; dans un autre sac en toile, du thé, thé grossier mi-feuille, mi-bois, que les cultivateurs, après en avoir tiré les premiers suc, ont préparé en petits cônes apportés par les commerçants d'une région située à cent jours d'ici. Cette vessie de porc, qui n'inspire rien de bon, contient du très bon beurre. Disons à notre serviteur indigène, notre « boy », de préparer le repas. Un riche, en effet, a toujours son serviteur, et un Européen, par ici, est toujours riche !... Donc, le boy allume un feu d'herbe ou de bois, s'il y en a, ou encore de bouse séchée (argol), s'il n'y a ni herbe ni bois. Il fait cuire le thé et le verse dans la baratte avec du sel et du beurre, puis il le frappe de cinquante coups, ni plus, ni moins. Alors, vous goûterez le délicieux « thé beurré » que l'on consomme ici journellement. Le pain, je le ferai moi-même, par esprit de... propreté. J'emplis un bol de farine que j'arrose de thé, je pétris la pâte et j'en fais une boule grosse comme une pomme. Ce pain, qu'on appelle « tsampa », composera notre repas...

Qui a bien mangé dort mieux encore. A la nuit tombante, le boy avive le feu. Il étend vos deux couvertures, entre lesquelles vous vous glissez, puis, respectant votre noble personne, il s'éloigne de quelques pas et va se livrer lui-même à un sommeil que rien ne saurait troubler. Vous-même accomplissez une triple besogne : vous dormez, afin de vous lever demain avec le soleil, frais et dispos ; vous entretenez le feu, afin de ne pas geler ; vous vous retournez tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour présenter au chaud la partie refroidie du corps...

* * *

Aujourd'hui, à la recherche de l'imprévu, nous allons passer cette haute montagne. Quelle rude ascension !... Sur ce sujet, laissons parler le P. Huc.

« Du Bourham-bota (col situé à 5 ou 6000 m. d'altitude), émanent des gaz pestilentiels, asphyxiant presque complètement les hommes et



*Mékong
à la frontière du
Thibet indépendant*

les bêtes qui les respirent. Au pied de la montagne, la caravane fit une halte pour reprendre des forces, mangea quelques gousses d'ail par précaution hygiénique, puis commença à grimper. Bientôt, les chevaux se refusèrent à porter leurs cavaliers ; chacun, alors, avança à pied et à petits pas. Insensiblement, tous les visages blémirent ; on sentait le cœur s'affaiblir et les jambes ne pouvaient plus fonctionner. On se couchait par terre, puis on se relèvait pour faire encore quelques pas ; on se

couchait de nouveau, et c'est de cette façon déplorable que l'on gravit le fameux Bourham-bota. Mon Dieu !... quelle misère ! On sentait ses forces brisées, la tête tournait, tous les membres semblaient se disjoindre ; on éprouvait un malaise semblable au mal de mer et, malgré cela, il fallait conserver assez d'énergie, non seulement pour se traîner soi-même, mais encore pour frapper à coups redoublés les animaux qui se couchaient à chaque pas et refusaient d'avancer. »

C'est presque surhumain, et pourtant l'homme en peut encore davantage.

« Ce fut au mont Chuga que commença sérieusement la longue série de nos misères. La neige, le vent et le froid se déchaînèrent sur nous avec une fureur qui allait croissant de jour en jour. Les déserts du Thibet sont sans contredit les pays les plus affreux que l'on puisse imaginer. Le sol allant toujours s'élevant, la végétation diminuait à mesure que nous avançons, et le froid prenait une intensité effrayante. Dès lors, la mort commença à planer sur la caravane. Le manque

d'eau et de pâturage ruina promptement les forces des animaux. Tous les jours nous étions obligés d'abandonner des bêtes de somme qui ne pouvaient plus se traîner. Le tour des hommes vint un peu plus tard. L'aspect de la route nous présageait un bien triste avenir. Nous cheminions, depuis quelques jours, comme au milieu des excavations d'un vaste cimetière. Les ossements humains et les carcasses d'animaux que l'on rencontrait à chaque pas semblaient nous avertir que, sur cette terre meurtrière et au milieu de cette nature sauvage, les caravanes qui nous avaient précédés n'avaient pas eu un meilleur sort que le nôtre. Par surcroît d'infortune, M. Gabet tomba malade au moment même où les affreuses difficultés de la route semblaient exiger un redoublement d'énergie et de courage. Le froid excessif qu'il avait enduré au passage du mont Chuga avait entièrement épuisé ses forces. Et nous avions encore deux mois de route à faire, au plus fort de l'hiver !... Oh ! que l'avenir était sombre ! Nous arrivions insensiblement vers le point le plus élevé de la haute Asie, lorsqu'un terrible vent du Nord, qui dura quinze jours, vint se joindre à l'affreuse rigueur de la température et nous menacer des pires malheurs. Le temps était pur, mais le froid si rigoureux qu'à peine pouvait-on, à midi, ressentir quelque peu l'influence des rayons du soleil. Encore fallait-il avoir soin de se mettre à l'abri du vent. Pendant le reste de la journée, et surtout pendant la nuit, nous étions dans l'appréhension continuelle de mourir gelés !

« Plus de quarante hommes de la caravane furent abandonnés, encore vivants, dans le désert, sans qu'il fût possible de leur donner le moindre soulagement. On les faisait aller à cheval ou à dos de chameau tant qu'il y avait quelque espérance, mais quand ils ne pouvaient plus ni manger, ni parler, ni se soutenir, on les laissait sur la route. Comment s'arrêter pour les soigner dans un désert inhabité, où l'on avait à redouter les bêtes féroces, les brigands et surtout le manque de vivres ?... Ah ! quel spectacle affreux de voir ces hommes mourants, abandonnés le long du chemin ! Comme dernière marque d'intérêt, on déposait à côté d'eux une écuelle en bois et un petit sac d'orge ; ensuite, la caravane continuait tristement sa route. Quand tout le monde était passé, les corbeaux et les vautours qui tournoyaient sans cesse dans les airs, s'abattaient sur ces infortunés qui, sans doute, avaient encore assez de vie pour se sentir déchirer par ces oiseaux de proie. »

Voyager sur de telles terres, en compagnie d'un confrère malade, c'est peut-être la peine la plus fréquente et la plus lourde du missionnaire. On ne vit plus pour soi-même, on vit seulement en celui qui souffre. Et l'on pleure, parce que l'on va perdre, non pas un ami ni un frère, mais un compagnon d'idéal et de misère. Puis l'on voudrait se révolter contre sa propre impuissance... Souvent, au début, c'est

un mal qui semblerait facile à guérir, mais pour guérir ce rien, on n'a rien non plus, et l'on pense à ces mots des psaumes : « Ils allaient, pleurant, ensemercer leurs champs. » Le temps de revenir joyeux, chargé de gerbes, n'a pas encore sonné...

Une caravane

N'allons pas mourir ici. Redescendons... Au loin, une traînée noire se meut vers nous, sans doute une caravane. Bientôt, un à un, une centaine de mulets défilent à nos yeux, lentement, comme s'ils n'étaient faits que pour marcher et devaient marcher jusqu'à la mort. Pas plus hauts que les ânes, pied très sûr, poil long et soyeux, ils portent du thé, du sel, du drap, aux quatre coins de ce pays désolé. En tête, s'avance une mule, belle et forte, qu'on appelle mule de tête. Elle porte, sur le front, un miroir soigneusement bordé de drap rouge ; au cou, une sonnette. C'est elle qui guide la troupe, dont elle assume la responsabilité, en même temps qu'elle dresse, à cette besogne conductrice, une compagne qui la remplacera plus tard. Elle connaît la route et peut s'y aventurer de nuit. Choisir une piste entre trois, quatre, ou plus, ne lui demande pas de temps. Au reste, si elle hésite, l'homme qui la surveille la stimule, de loin, par des jurons et des cailloux. Alors, ses instincts se réveillent et, plus allègre et plus sûre, elle s'engage dans le bon chemin. Devant une autre caravane, elle calcule qui devra céder le pas et, suivant le cas, elle s'arrête ou continue sa route. Enfin, le soir, quand elle hennit, on sait que l'on a marché six heures et qu'il s'agit de préparer le campement pour la nuit. Lorsque ses jambes se mettent à trembler, que ses yeux s'attristent, alors, on l'allège de sa charge, on lui enlève sonnette et miroir et elle redevient « seconde ». On ne la tue point, elle se tuera elle-même. Marchant jusqu'à épuisement de ses forces, elle s'affaîssera, un jour, sur la route, suivra, de ses yeux demi-morts, les dernières compagnes, écoutera leurs derniers pas, puis s'endormira sous les premières griffées des charognards...

Parfois, on utilise des yacks. Bêtes puissantes, semblables aux bœufs de la race d'Hérens, un peu moins hauts sur jambes toutefois, et ayant la peau si dure qu'il faut être habile pour la percer d'un coup de couteau. Leur poil est si épais et si long que ni le vent ni la pluie ne sauraient le pénétrer. C'est l'être par excellence du Thibet. Il laboure, porte le bois, accomplit tous les durs travaux. De plus, la femelle donne, par jour, jusqu'à quatre à cinq litres de lait, que les paysans transforment en un beurre jaune et parfumé, comme celui de nos alpages. Sa chair excellente est le mets des grandes fêtes. En se chauffant avec sa peau, on peut affronter les grandes ascensions de l'hiver.

Le yack craint la chaleur et, sous peine de mourir, il faut qu'il s'abreuve chaque jour aux eaux vives de la montagne. En voyage, il prend son temps, n'ayant aucune ambition de vitesse. Dix à quinze kilomètres, c'est son étape journalière. Il est vrai que l'homme ne le presse pas, car, lui aussi vit de la route. Je ne connais pas de gens plus voyageurs que les Thibétains. La route leur est certainement plus familière que la maison. A ensemercer quelques champs, à récolter quelques mesures de céréales, une femme et des marmots suffisent. L'homme, lui, passe son temps à marcher. Il revient se chauffer près de son feu une ou deux fois par an, donne quelque argent à la mère de famille, distribue de menus cadeaux aux enfants, raconte ce qu'il a vu et repart dès qu'il a fini d'intéresser son monde. Si l'épouse trouve la séparation trop longue, il lui est permis d'épouser successivement chacun des frères du mari, mais pour éviter discordes et jalousies, un seul homme à la fois devra se trouver à la maison...

(A suivre.)

M. TORNAY, c. r.

Odyssée de quatre petits séminaristes chinois

Sanyüan (Chansi) — (A. I. F.). Quatre jeunes chinois frappaient récemment à la porte du Petit Séminaire de Sanyüan, demandant au Père Supérieur de les accueillir au nombre de ses élèves. Pour tout bagage ils n'avaient guère que quelques hardes roulées dans un chiffon et une lettre de recommandation écrite par un prêtre. C'étaient quatre petits séminaristes que les communistes avaient chassés de leur séminaire de Luan (Chansi), et renvoyés dans leurs familles. Ils y étaient restés presque deux ans, mais, lassés d'attendre, ils avaient finalement décidé de partir à la recherche d'un séminaire pour y terminer leurs études. Ils se rendirent d'abord dans la Préfecture voisine, celle-là même où Mgr Pessers allait être massacré par les rouges. Cette région ayant été elle aussi occupée par les communistes, les quatre jeunes gens reprirent leur route à travers un pays infesté de bandes armées, aux mains desquelles ils coururent plusieurs fois le danger de tomber, franchirent le Fleuve Jaune, et parvinrent à gagner la zone libre du Chansi. C'est ainsi qu'un beau jour ils arrivèrent au Petit Séminaire de Sanyüan, à 500 kilomètres de leur point de départ. Et maintenant, ils étudient avec entrain la syntaxe latine.

(Fides.)